



Z
O

THE FOUNTAINHEAD

La Source vive
d'Ayn Rand
mise en scène
Ivo van Hove

en néerlandais, surtitré



D
O

Odéon-
Théâtre
de l'Europe

10
novembre
17
novembre

The Fountainhead

La Source vive

d'Ayn Rand

mise en scène Ivo van Hove

en néerlandais, surtitré

BERTHIER 17^e

avec

Robert de Hoog

Steven Mallory

Alvah Scarret

Janni Goslinga

Catherine Halsey

Aus Greidanus jr.

Peter Keating

Hans Kesting

Gail Wynand

Hugo Koolschijn

Guy Francon

Henry Cameron

Ramsey Nasr

Howard Roark

Frieda Pittoors

Mrs. Keating

Halina Reijn

Dominique Francon

Bart Slegers

Ellsworth Toohey

traduction

Jan van Rheenen

Erica van Rijsewijk

adaptation

Koen Tachelet

dramaturgie

Peter van Kraaij

scénographie, lumière

Jan Versweyveld

musique

Eric Sleichim

costumes

An d'Huys

vidéo

Tal Yarden

réalisation des surtitres

Erik Borgman

et l'équipe technique de

l'Odéon-Théâtre de l'Europe

durée

4 heures avec un entracte

1^{re} partie 1h40

2^e partie 2h

créé le

15 juin 2014

au Stadsschouwburg – Amsterdam

production

Toneelgroep Amsterdam

avec le soutien de

Emmerique Granpré Molière

The Fountainhead d'Ayn Rand

avec l'autorisation de Curtis

Brown Ltd. Copyright © 1943.

Tous droits réservés

La Source vive d'Ayn Rand est

publié aux éditions Plon, dans

la traduction de Jane Fillion

et les musiciens de B!ndman

(drums):

Yves Goemaere

Hannes Nieuwlaet

Christiaan Saris

Dimanche 13 novembre à 21h
sur France Culture dans *Théâtre et Cie*
diffusion de la « Scène imaginaire »
consacrée à Ivo van Hove

La Maison diptyque apporte
son soutien aux artistes
de la saison 16-17

Le Café de l'Odéon vous accueille les soirs de représentation avant
le spectacle et pendant l'entracte.

Des casques amplificateurs destinés aux malentendants sont
à votre disposition. Renseignez-vous auprès du personnel d'accueil.

TOURNÉES

24 – 27 novembre 2016

30 novembre – 3 décembre 2016

5 – 8 janvier 2017

11 – 15 janvier 2017

Stadsschouwburg – Amsterdam

31 mars – 2 avril 2017

LG Arts Center – Séoul

26 mai – 28 mai 2017

National Theater & Concert Hall

– Taipei



Hans Kesting, Ramsey Nasr

MA VIE

Ma vie est faite de spectacles. Mes mises en scène sont des autobiographies déguisées. C'est reposant, ça me donne une chance de vivre deux vies en une: une vie dans la réalité et une vie au théâtre.

C'est en pension que j'ai découvert le théâtre. Tout de suite, j'y ai vu un nid douillet. Un monde à l'intérieur du monde du pensionnat, un endroit où nous nous retrouvions le mercredi pour créer un spectacle que nous jouions à la fin de l'année scolaire.

Ces représentations pouvaient parfois prendre une valeur politique parce qu'elles s'opposaient au monde très strict qu'est un pensionnat, régi par ses traditions, ses règles et ses lois. C'était l'art de transgresser les règles sans tout faire exploser et sans se faire exclure de l'école. [...]

J'aime le théâtre qui décape, qui ne cherche pas à plaire, qui a vraiment du sens. On doit d'abord apprendre ses propres valeurs, connaître celles pour lesquelles on se mobilise et celles pour lesquelles on s'abstient. [...]

Nous allons au théâtre pour faire l'expérience de ce que nous désirons ardemment. Là réside l'importance de l'art pour toute société. Mais là se dessine aussi la ligne de démarcation entre la politique et l'art. La politique doit se charger de l'ordre social, et l'art, du chaos – deux facettes essentielles et nécessaires à la vie. Ce sont les conflits frontaliers qui, ces dernières années, brouillent le rôle de l'art, mais aussi celui de la politique. Qu'ils se situent à droite ou à gauche de l'échiquier, les hommes politiques amenuisent la ligne de démarcation entre l'ordre et le chaos. La politique se charge souvent, aujourd'hui, d'instincts primaires, de sentiments d'angoisse et de peur, d'une forme d'impuissance face à la présence d'un trop grand nombre d'étrangers, d'une sensation d'aliénation dans un monde globalisé.

Au musée, au théâtre ou au cinéma, j'aime être plongé dans le chaos. Je veux ressentir du désarroi, avoir peur, trouver de l'espoir. L'art peut surprendre, il est dangereux à condition de constituer une zone de liberté. L'artiste doit nous transporter et nous choquer en nous donnant à voir la noirceur de l'âme humaine.

L'art est intemporel, il peut et doit même oser échapper au temps. D'un côté, je préconise l'autonomie absolue de l'artiste ; d'un autre côté, je me rends compte que, dans une société où la question du vivre-ensemble fait l'objet de nombreuses controverses, le théâtre et les autres arts peuvent jouer un rôle essentiel. L'art doit traiter des grandes questions d'aujourd'hui, de l'identité, de la mondialisation, des migrants et du multiculturalisme. Les grands thèmes actuels, il faut les voir sur nos scènes en regardant derrière le miroir, et non en contemplant le miroir.

Ivo van Hove
(extrait de Frédéric
Maurin (dir.):
*Ivo van Hove, la fureur
de créer*, Besançon,
Les Solitaires
Intempestifs,
2016, p. 5-8)

« Une sorte de Prométhée »

ENTRETIEN AVEC IVO VAN HOVE

Est-ce la première fois que vous adaptez un roman pour le théâtre ?

Oui, parce que je suis un grand amateur de cinéma et que je lis peu de romans. À part de vraies pièces de théâtre, j'ai surtout adapté des films: ceux d'Ingmar Bergman, John Cassavetes, Marguerite Duras. Il se peut que j'aie été un peu précurseur en la matière.

Mais vos premiers travaux dans les années 1980 n'étaient-ils pas des montages de textes ?

Oui et non, c'était plutôt des improvisations, parfois basées sur des thèmes. Je donnais un texte à un acteur, il élaborait quelque chose. Parfois je donnais juste une idée. C'est plutôt comme si j'étais des choses produites par les acteurs. Un peu comme certaines œuvres chorégraphiques. Des mouvements combinés jusqu'à en faire une histoire.

Pourquoi avoir choisi *The Fountainhead* – traduit en français *La Source vive* –, roman d'Ayn Rand publié en 1943 et qui se situe en 1920 ? Comment avez-vous choisi d'adapter le roman ?

C'est grâce au Festival d'Avignon. Le livre m'a été offert par mon assistant après les représentations des *Tragédies romaines* que nous avions présentées en 2008. Je l'ai lu presque d'une traite. Il a fallu du temps pour obtenir les droits d'adaptation et commencer le travail. J'ai aimé ce livre parce que c'est un livre qui parle de création en posant la question: quelle est l'essence de la création ? C'est un roman d'idées comme j'envisage de faire un théâtre d'idées, mais en m'intéressant à ce que les choses signifient aujourd'hui. Nous avons un désir de fidélité et suivons donc la structure du roman en quatre parties. Si la version originale fait 687 pages, notre texte en fait 150. Globalement, nous avons été loyaux en privilégiant le thème de la création artistique et nous n'avons ajouté aucun texte.

Le roman est imposant. Il comporte plusieurs histoires – rivalité entre architectes, histoires d’amour, regard acerbe sur le journalisme et les critiques... On y trouve six personnages : quatre hommes et deux femmes. Qui sont-ils ?

Les personnages sont comme dans *Caligula* de Camus : des types sociaux et des caractères individuels. Par exemple, dans ce livre, il y a le personnage d’Howard Roark, architecte moderniste – on pourrait dire qu’il veut un bâtiment fonctionnel, unique, destiné à quelqu’un, avec un respect de la matière. Il croit à la création solitaire, celle que l’on fait sans personne. Il pense qu’il ne faut jamais abandonner et n’écouter que soi-même. En opposition, Peter Keating, qui est aussi architecte et qui représente l’architecture sociale, est très entouré et pense qu’il faut écouter ses clients, son public. Un bon exemple serait le passage où Howard Roark s’oppose à Peter Keating qui veut enlever un rocher, alors que lui préconise de construire sur le rocher. Ayn Rand prend de haut la position de Peter Keating, méprise cette tendance. Moi, je veux la réévaluer. Ce qui m’intéresse, c’est de placer les deux perspectives à un niveau équivalent et de traiter du dilemme : l’art doit-il accepter de s’impliquer dans la vie de tous les jours ? L’artiste doit-il être isolé ? Ne doit-il écouter personne ? Peut-il aller contre l’air du temps ? Van Gogh n’a eu aucun succès de son vivant, il est mort pauvre. Maintenant ses tableaux font partie des choses les plus chères au monde. Le roman pose la question essentielle du rapport entre argent et art. Comment survivre en faisant des productions artistiques à l’intérieur du système ? Moi, j’ai des sponsors, mais j’ai dû engager mon propre argent il y a un an et demi. Et si aucun des sponsors n’est jamais intervenu dans mes productions, cet équilibre est fragile.

Ce livre peut sembler être un manifeste économique-politico-social, une glorification du capitalisme et de l’individualisme. Comment traitez-vous cet aspect du texte ?

Le capitalisme n’est pas véritablement le cœur du sujet de *La Source vive*, mais d’un autre roman d’Ayn Rand, *Atlas Shrugged (La Grève)*. Évidemment, je suis bien conscient que le roman se situe dans le système capitaliste et qu’il y a un enjeu politique autour d’Ayn Rand. Quand j’étais aux États-Unis et que j’évoquais ce projet d’adaptation, les gens me regardaient de façon circonspecte. En Europe, c’est assez différent, le livre est moins connu. Sauf parmi les architectes pour qui il est une sorte de Bible. Sans forcer la comparaison, nous pourrions penser à Wagner qu’on ne peut pas produire à cause de l’admiration qu’en avait Hitler. De mon côté, j’ai voulu traiter le roman sans m’encombrer du contexte politique. Les œuvres d’Ayn Rand n’ont été traduites en français que très tardivement alors qu’elle a été un maître à penser aux États-Unis et en Angleterre. Elle est à l’origine du mouvement de l’objectivisme dans les années 1950, avec Alan Greenspan, le futur directeur de la Réserve fédérale américaine (la banque centrale).

Comment expliquez-vous le fait que son œuvre n’ait pas circulé en Europe ?

Je n’ai connu Ayn Rand qu’en 2007 et pourtant on trouve ses livres partout ! Mais je pense que cet hymne au capitalisme très libéral n’était pas vraiment audible en Europe jusqu’aux récentes années de crise. Le monde d’aujourd’hui a beaucoup de liens avec le monde des années 1920. On peut penser que nous vivons dans une période dangereuse, terrible même, et que nous nous tournons vers un nouveau système à l’échelle mondiale. Lequel, je ne sais pas. Mais face à ces dilemmes qui nous remuent, nous sommes obligés de prendre position. C’est pour cela que Vargas Llosa, Clinton, Poutine, peuvent occasionnellement se référer à Ayn Rand, même si aujourd’hui elle a été réduite à une position de la droite dure, notamment par le Tea Party qui l’a phagocytée. Ce sont des sujets dont le théâtre peut s’occuper, et en tant que metteur en scène, je prends ce risque. Et si Ayn Rand considère que Howard Roark est le bon et que Peter Keating est le mauvais, je préfère montrer que Macbeth tue des enfants, que c’est horrible mais qu’il faut savoir que cela existe. Regardez Macbeth, regardez Médée ! Aujourd’hui ce sont des histoires auxquelles nous sommes habitués. Mais si l’on revient au sens original de la pièce, une femme qui tue parce qu’elle ne se sent plus aimée, c’est un sujet qui questionne profondément la morale et l’éthique. Ayn Rand explore cet extrême moral et éthique, c’est pour cela qu’elle m’intéresse. *La Source vive* engage très fortement la réflexion sur des positions contradictoires et la beauté de la chose est que, si le roman est politique, il parle aussi d’amour, avec une passion extrême, presque sado-masochiste.

Le travail que vous faites est toujours scénographiquement très riche et signifiant. Dans le cas de ce roman, la scénographie a-t-elle un lien avec l’architecture, qui est centrale dans le roman ?

Oui, bien sûr. Nous avons considéré que les architectes pensent d’abord en termes de forme et non en rapport à une technicité. Nous sommes donc partis d’idées simples, de dessins, de projections. Le rapport avec le public est conventionnel : public dans la salle, acteurs sur scène. Je travaille depuis longtemps avec le même scénographe, Jan Versweyveld, et sa scénographie, elle, n’est pas conventionnelle. Les techniciens sont sur scène, visibles, de façon à ce que l’on puisse voir ce qui se passe, voir la production en cours, sous les yeux du public. L’idée de la création est centrale. Nous créons ce roman sur scène. L’architecture, la musique, la vidéo, la technique, le jeu : toutes ces formes artistiques font partie de la création. Des références sont faites à l’architecture contemporaine. C’est pour moi un point très important. Comme l’est la musique – composée par Eric Sleichim. Il y a de la musique de l’époque, des années 1920, mais il y a aussi du Steve Reich, du minimalisme américain, etc. Des percussions, surtout. Des instruments qui ne sont pas vraiment des

instruments d'orchestre. Des instruments de verre, de pierre. Très brut. C'est en lien avec la beauté du travail d'architecte tel que le conçoit l'artiste Howard Roark: il va vers la matière, il la touche, il l'envisage vraiment. Peter Keating ne fait pas cela, il dessine, il projette.

Il existe une adaptation cinématographique du roman, réalisée par King Vidor sous le titre *Le Rebelle*. Avez-vous vu ce film ?

Je n'ai pas voulu voir ce film. On m'a dit que l'histoire amoureuse y est placée au centre. Mais pour moi, l'histoire de la création est aussi importante, sinon plus, que l'histoire amoureuse entre l'héroïne et les trois hommes.

À la fin du roman, on trouve un très long monologue de Howard Roark, qu'Ayn Rand avait imposé intégralement à King Vidor, qui voulait le couper. C'est, je crois, le plus long monologue d'un acteur dans l'histoire du cinéma: sept minutes! C'est un véritable manifeste artistique. L'avez-vous gardé ?

Oui, il a été gardé dans le spectacle. En fait, je voudrais faire plus tard une petite production avec ce monologue, séparément. Ce qui est intéressant, c'est que Howard Roark parle assez peu dans le roman. Et ce monologue soudain fait l'effet d'un volcan. Comme s'il était une sorte de Prométhée.

Propos recueillis par
Jean-François Perrier
pour le Festival
d'Avignon (2014)



Robert de Hoog, Halina Reijn, Ramsey Nasr



Ensemble



Bart Slegers, Hans Kesting

« PARCE QUE J'AIME CETTE TERRE »

- Quand avez-vous décidé de devenir architecte ? demanda-t-il.
- J'avais dix ans.
- L'homme ne sait pas si tôt ce qu'il fera dans la vie, en admettant qu'il le sache jamais. Vous mentez.
- Croyez-vous ?
- Cessez de me regarder ainsi. Pourquoi avez-vous décidé que vous seriez architecte ?
- Je ne le savais pas alors, mais c'est parce que je n'ai jamais cru en Dieu.
- Ne pouvez-vous pas parler sérieusement ?
- Parce que j'aime cette terre. Elle est tout ce que j'aime. Mais je n'aime pas la forme des choses qu'on construit sur cette terre. J'ai le désir de les changer.
- Pour qui ?
- Pour moi-même.
- Quel âge avez-vous ?
- Vingt-deux ans.
- Qui vous a enseigné tout cela ?
- Personne.
- On ne parle pas ainsi à vingt-deux ans. Vous êtes anormal.
- Probablement.
- Je ne dis pas cela comme un compliment.
- Je ne l'ai pas pris pour un compliment.
- Vous avez de la famille ?
- Non.
- Vous avez travaillé pendant vos études ?
- Oui.
- Dans quelle branche ?
- Dans le bâtiment.
- Combien vous reste-t-il d'argent ?
- Dix-sept dollars et trente cents.
- Quand êtes-vous arrivé à New York ?
- Hier.

Cameron regarda la pile de dessins sur lesquels sa main reposait.
- Le diable vous emporte ! dit-il d'un air suave. Le diable vous emporte, répéta-t-il d'une voix de stentor. Est-ce que je vous ai demandé de venir chez moi ? Je n'ai pas besoin de dessinateurs ! Il n'y a rien à dessiner ici ! [...] Quel besoin aviez-vous de venir chez moi ? Vous ne ferez que courir à votre ruine et moi je vous y aiderai. Je ne veux pas vous revoir. Je ne vous aime pas. Je n'aime pas votre visage. Vous m'avez l'air d'un insupportable égoïste, d'un être impertinent. Vous êtes beaucoup trop sûr de vous-même. Il y a vingt ans j'aurais eu le plus grand plaisir à vous administrer une bonne correction. Vous commencerez votre travail ici demain matin, à neuf heures exactement.

Ayn Rand :
La Source vive
(trad. Jane Fillion,
Plon, 1997,
p. 46-47)

« LA SEULE FORME DE FRATERNITÉ »

On a enseigné à l'homme que le moi est synonyme de mal, et que l'oubli de soi-même est la plus haute de vertus. Mais le créateur est un égotiste dans le sens du mot le plus absolu, car l'homme dépourvu d'égotisme est celui qui ne pense, ne sent, ne juge ni n'agit par lui-même.

Et c'est ici que l'échelle des valeurs a été le plus dangereusement faussée; que toute liberté a été enlevée à l'homme. C'était ou l'égotisme ou l'altruisme; l'égotisme étant considéré comme le fait de sacrifier les autres à soi-même, l'altruisme le fait de se sacrifier soi-même aux autres. Ceci liait irrévocablement l'homme à l'homme, ne lui laissant le choix qu'entre deux partis également pénibles, ou souffrir par les autres ou faire souffrir les autres. Et lorsque enfin on eut persuadé l'homme qu'il trouverait ses plus grandes joies dans le sacrifice de lui-même, la trappe se referma. [...] Et ce fut là la plus grande tromperie qu'on eût jamais infligée à l'humanité.

Ce fut ainsi qu'on fit de la faiblesse et de la souffrance les bases mêmes de la vie.

Or, en réalité, ce n'est pas entre le sacrifice de soi et la domination des autres qu'il s'agit de choisir, mais entre l'indépendance et la dépendance. Entre le code du créateur et celui du parasite. Le code du créateur est bâti sur les besoins d'un esprit indépendant, celui du parasite sur les besoins d'un esprit dépendant. Or tout ce que produit un esprit indépendant est juste et tout ce qui provient d'un esprit dépendant est faux.

L'égotiste dans le sens absolu du terme n'est pas l'homme qui sacrifie les autres. C'est celui qui a renoncé à se servir des hommes de quelque façon que ce soit, qui ne vit pas en fonction d'eux, qui en fait pas des autres le moteur initial de ses actes, de ses pensées, de ses désirs, qui ne puise pas en eux la source de son énergie. Il n'existe pas en fonction d'un autre, pas plus qu'il ne demande à un autre d'exister en fonction de lui. C'est là la seule forme de fraternité, basée sur un respect mutuel, possible entre les hommes.

L'homme peut être plus ou moins doué, mais un principe essentiel demeure: le degré d'indépendance à laquelle il est arrivé, son initiative personnelle et l'amour qu'il porte à son travail. C'est cela qui détermine et sa capacité en tant que travailleur, et sa valeur en tant qu'homme. [...]

Dans les rapports humains tels qu'ils doivent être, il n'existe pas de notion de sacrifice. Un architecte ne peut vivre sans clients, mais cela ne veut pas dire qu'il doive subordonner son travail à leurs désirs. Ils ont besoin de lui, mais ils ne le chargent pas de leur construire une demeure simplement pour lui fournir du travail. Deux hommes échangent leur travail par un libre consentement mutuel, parce qu'ils y trouvent l'un et l'autre leur intérêt et que tous deux désirent cet échange. Sinon, rien ne les y oblige. C'est là la seule forme possible de relation entre égaux. Toute autre conception est celle de l'esclave au maître ou de la victime à son bourreau.

Ayn Rand:
La Source vive
(trad. Jane Fillion,
Plon, 1997,
p. 675-676)

AYN RAND

Ayn Rand reste à peu près inconnue en France, alors que son influence outre-Atlantique, notamment dans les milieux de la droite républicaine (voire de l'extrême-droite), reste profonde. Romancière, philosophe, essayiste, scénariste, publiciste, idéologue, cette femme complexe et orgueilleuse fut aussi admirée que vilipendée. Selon sa plus récente biographe, toute son œuvre fut animée par une unique intuition: l'enfer (politique) est pavé de bonnes intentions. «Le fascisme, le nazisme, le communisme et le socialisme ne sont que des variations superficielles du même thème monstrueux – le collectivisme» (lettre du 19 mars 1944). L'altruisme et le goût du sacrifice étant au fondement du collectivisme, ils constituent la racine commune et cachée des maux les plus sanglants du siècle et doivent être combattus, car il importe d'«éliminer toutes les vertus susceptibles d'être mises au service du totalitarisme».¹

¹ Jennifer Burns:
Goddess of the Market: Ayn Rand and the American Right,
New York, Oxford University Press,
2009, p. 3

Ayn Rand, de son vrai nom Alissa Zinovievna Rosenbaum, est née le 2 février 1905 à Saint-Pétersbourg. La Révolution de 1917 contraint sa famille à se réfugier quelque temps en Crimée. Elle émigre aux États-Unis en 1926 et y travaille comme lectrice, puis auteur de scénarios. Suivent des pièces de théâtre et un premier roman. *La Source vive* paraît en 1943. Refusée par douze éditeurs, l'œuvre devient un best-seller.

En 1947, en pleine période mac-carthyste, Ayn Rand est témoin à charge lors du procès des «Dix de Hollywood», devant la commission officielle chargée d'identifier les personnalités procommunistes et d'établir les fameuses «listes noires». Dans les années 50, elle fonde «Le Collectif», un groupe destiné à diffuser sa philosophie, à laquelle elle donne le nom d'«objectivisme». Après *La Grève* (1957), nouveau succès d'édition, Ayn Rand ne publie plus que des essais, qui font d'elle l'une des intellectuelles les plus violemment controversées des États-Unis.

Résumant sa philosophie en une phrase, elle l'identifie à une conception de «l'homme comme être héroïque, ayant son propre bonheur pour but moral de sa vie, la réussite productive comme activité la plus noble, et la raison comme unique absolu». La solidarité n'est qu'une valeur illusoire, l'une des formes d'une morale sacrificielle aliénante. En matière économique, Ayn Rand défend donc une séparation rigoureuse de l'État et du marché. Ses idées, proches à certains égards du libertarianisme (qu'elle a cependant elle-même critiqué), ont souvent inspiré aux États-Unis des courants de pensée minarchistes et anarcho-capitalistes, quand elles n'ont pas été récupérées par des mouvements politiques extrémistes.

Ayn Rand est morte à New York le 6 mars 1982.

Prendre
aux mots
le temps
qui vient

cycles novembre 2016

LIVRES À L'ÉCOUTE

cycle en 3 volets

Créations radiophoniques réalisées par France Culture pour faire dialoguer musique et littérature d'aujourd'hui.

Offre exceptionnelle :
18€ les trois soirées au lieu de 30€

INATTENDUS

Pour se laisser surprendre, des soirées qui s'inventeront au gré de l'actualité et des opportunités.

Venez à plusieurs
10 entrées : 50€

UNE OU PLUSIEURS PLACES LORS DE LA MÊME MANIFESTATION

Carte *Les Bibliothèques de l'Odéon*
Réservation fortement conseillée (date limite d'utilisation 30 juin 2017)

Tarifs 10€ / 6€

theatre-odeon.eu
01 44 85 40 40



#Bibliodeon

BIBLIOTHÈQUES ODEON Théâtre de l'Europe

LIVRES À L'ÉCOUTE 1/3

Veracruz d'Olivier Rolin

Lecture radiophonique réalisée par Blandine Masson et Baptiste Guiton, avec André Marcon, François Marthouret, Philippe Morier-Genoud, Chloé Réjon, André Wilms.

Quatre prises de parole tissent le récit d'une passion mortelle, dans un palais délabré d'une Veracruz imaginaire. Texte paru aux éditions Verdier en 2016.

samedi

12

novembre

20h

INATTENDUS

Le reportage littéraire polonais : un jeu entre vérité et fiction

Rencontre avec Hanna Krall, Mariusz Szczygiel et Margot Carlier, à l'occasion de la sortie du livre *La mer dans une goutte d'eau* aux éditions Noir sur Blanc, réunissant les textes inédits des écrivains-journalistes polonais Hanna Krall et Ryszard Kapuściński.

vendredi

18

novembre

18h

LIVRES À L'ÉCOUTE 2/3

Le Grand Jeu de Céline Minard

Lecture radiophonique réalisée par Sophie-Aude Picon, avec Nathalie Richard.

Seule en haute montagne, une femme trouve sa place au sein du monde. Roman paru chez Rivages en 2016.

samedi

19

novembre

20h



Céline Minard

© Léa Crespi

INATTENDUS

Patrice Chéreau à l'œuvre

En présence de Dominique Blanc, Valeria Bruni Tedeschi, Marc Citti, Pascal Greggory, Marina Hands, Éric Ruf, Thierry Thieû Niang, Bernard Verley...

Patrice Chéreau vu du plateau. À travers un choix de textes, des comédiens qui l'ont accompagné donnent à entendre cet artiste d'exception au travail.



Patrice Chéreau

lundi

21

novembre

20h

INATTENDUS

(Hu)manpower

Lecture par des personnes détenues au Centre Pénitentiaire de Fresnes, résultat d'un atelier de théâtre créatif mené par Sylvie Nordheim. Dans le cadre du Parcours Culturel d'Insertion du SPIP 94, soutenu par la Fédération Léo Lagrange Nord Île-de-France.

mardi

22

novembre

20h

LIVRES À L'ÉCOUTE 3/3

La Fonction Ravel de Claude Duparfait

Lecture radiophonique réalisée par Baptiste Guiton, avec Claude Duparfait, accompagné au piano par François Dumont.

Comment la rencontre avec la musique de Ravel permet à l'auteur de découvrir sa vocation. Texte paru aux Solitaires Intempestifs en 2016.

mercredi

23

novembre

20h

Découvrez la programmation de la saison 16/17 des Bibliothèques de l'Odéon sur theatre-odeon.eu

Grande salle Salon Roger Blin

Embrassez la création théâtrale

DEVENEZ MEMBRE



Wycinka Holzfällen (Des arbres à abattre) © Natalia Kasanow

L'ODÉON REMERCIE L'ENSEMBLE DES MÉCÈNES ET MEMBRES* DU CERCLE DE L'ODÉON POUR LEUR SOUTIEN À LA CRÉATION ARTISTIQUE

ENTREPRISES

Mécènes de saison

AXA France
Dailymotion
LVMH

Grands Bienfaiteurs

Crédit du Nord
Eutelsat
Lyonnaise des eaux

Bienfaiteurs

Axeo TP
Cofiloisirs
Fonds de dotation
Emerige
Thema

Partenaires de saison

Château La Coste
Maison diptyque
Rosebud Fleuristes
Champagne Taittinger

PARTICULIERS

CERCLE GIORGIO STREHLER

Mécènes

Monsieur & Madame Christian Schlumberger
† Monsieur Guy de Wouters

Membres

Monsieur Arnaud de Giovanni
Monsieur Francisco Sanchez

CERCLE DE L'ODÉON

Grands Bienfaiteurs

Madame Julie Avrane-Chopard
Madame Isabelle de Kerviler

Bienfaiteurs

Monsieur Jad Ariss
Madame Anne-Marie Couderc
Monsieur Philippe Crouzet
& Madame Sylvie Hubac
Monsieur François Debiesse
Monsieur Stéphane Distinguin
Madame Sophie Durand-Ngo
Madame Anouk Martini-Hennerick
Madame Nicole Nespoulous
Monsieur Joël-André Ornstein
& Madame Gabriella Maione
Monsieur Stéphane Petibon
Madame Vanessa Tubino

Parrains

Madame Marie-Ellen Boissel
Monsieur David Brault
Madame Agnès Comar
Madame Ruth Croitoru
Madame Catherine Gouteroux
Madame Maryse Jolly
& Monsieur Jacques Lehn
Madame Raphaëlle d'Ornano
Madame Stéphanie Rougnon
& Monsieur Matthieu Amiot
Monsieur Louis Schweitzer
Monsieur & Madame
Jean-François Torres

Et les Amis du Cercle
de l'Odéon

**Hervé Digne est président
du Cercle de l'Odéon**

FAITES
UN DON
EN LIGNE



Contact : Pauline Rouer / 01 44 85 40 19 / cercle@theatre-odeon.fr

*Certains donateurs ont souhaité garder l'anonymat

Saison 16-17

10 septembre – 16 octobre / 17^e
2666

d'après Roberto Bolaño
mise en scène Julien Gosselin
avec le Festival d'Automne à Paris

14 septembre – 4 novembre / 6^e
DOM JUAN

de Molière
mise en scène Jean-François Sivadier

4 – 22 octobre / AU CENTQUATRE
A FLORESTA QUE ANDA

La Forêt qui marche
de Christiane Jatahy
installation-performance

10 – 17 novembre / 17^e
THE FOUNTAINHEAD

La Source vive
d'Ayn Rand
mise en scène Ivo van Hove
en néerlandais, surtitré

30 novembre – 11 décembre / 6^e
WYCINKA HOLZFÄLLEN

Des arbres à abattre
de Thomas Bernhard
mise en scène Krystian Lupa
en polonais, surtitré
avec le Festival d'Automne à Paris

29 novembre – 7 décembre / 17^e
**CE NE ANDIAMO PER
NON DARVI ALTRE
PREOCCUPAZIONI**

**Nous partons pour ne plus
vous donner de soucis**
de Daria Deflorian et Antonio Tagliarini
en italien, surtitré
avec le Festival d'Automne à Paris

9 – 18 décembre / 17^e

IL CIELO NON È UN FONDALE

Le ciel n'est pas une toile de fond
de Daria Deflorian et Antonio Tagliarini
en italien, surtitré
avec le Festival d'Automne à Paris

4 janvier – 4 février / 17^e
VU DU PONT

d'Arthur Miller
mise en scène Ivo van Hove
reprise

6 janvier – 12 février / 6^e
HÔTEL FEYDEAU

d'après Georges Feydeau
mise en scène Georges Lavaudant
création

25 février – 26 mars / 17^e

UN AMOUR IMPOSSIBLE

de Christine Angot
mise en scène Cécile Pauthe

10 mars – 14 avril / 6^e

SOUDAIN L'ÉTÉ DERNIER

de Tennessee Williams
mise en scène Stéphane Braunschweig
création

21 avril – 20 mai / 17^e

**SONGES ET
MÉTAMORPHOSES**

d'après Ovide et William Shakespeare
un spectacle de Guillaume Vincent

5 mai – 3 juin / 6^e

LE TESTAMENT DE MARIE

de Colm Tóibín
mise en scène Deborah Warner
création en coproduction avec la Comédie-Française

7 – 11 juin / 6^e

MEDEA

d'après Euripide
texte et mise en scène Simon Stone
en néerlandais, surtitré

15 – 30 juin / 17^e

**LE RADEAU
DE LA MÉDUSE**

de Georg Kaiser
mise en scène Thomas Jolly

21 – 29 juin / 6^e

RICHARD III

de William Shakespeare
mise en scène Thomas Ostermeier
en allemand, surtitré



dailymotion



HERMÈS GRANDEUR NATURE


HERMÈS
PARIS